

INSERTEMENTS
S'adresser au Bureau du Journal à 10 heures du matin à 10 heures du soir.
Toute la correspondance devra être adressée au Directeur.
Les manuscrits ne sont pas rendus.
Le téléphone national n° 140.
rue de la République, 140.

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campa
Un mois	1.00	1.20
Trois mois	3.00	3.50
Six mois	5.50	6.50
Un an	10.00	12.50

Numéro du jour : 0.08
ancien : 0.10

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

DIRECTEUR J. G. EORON DUBARD REDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 26 ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

Deux nuits de Noël

Le poète Amédée Violette—dont je vois un portrait d'une ressemblance exacte chaque fois que je me regarde dans la glace—aura, cinquante-trois ans vers la fin du mois de janvier prochain, dans les environs de la Saint-Babylas. Cinquante-trois ans, c'est la jeunesse, au théâtre, et à partir de cet âge là, l'acteur, en vedette n'accepte plus un rôle, si l'amoureuse n'y est pas tout de suite foudroyée par lui, dès le premier acte, quand il entre par la porte du fond. Mais, à la ville, cinquante-trois ans, c'est un châtiment.

Amédée Violette, se fait encore quelquefois des illusions, par exemple à l'Institut, après la séance, quand il aide le doyen de l'Académie à enfiler son paletot et que l'aimable octogénaire lui dit avec bonté : « Merci, mon cher enfant ».

Cependant l'état civil existe. Sans parler d'un rhume périodique qu'Amédée s'obstine à ne pas appeler catarrhe, ni des choses épouvantables qu'il se passe dans une de ses molaires—celle du fond, à gauche—le poète rencontre, à chaque instant, la preuve qu'il n'est plus jeune. L'autre jour, dans un salon où l'on faisait de la musique, une fillette de quinze ans s'est levée pour lui offrir sa chaise.

Alors, c'est le « coup de vieux », mon bonhomme.

Or, ce soir, Amédée Violette, un peu grippé—quand je vous disais que ce n'était pas un catarrhe—est accablé devant son feu—c'est-à-dire, et pincette en main, il entend vaguement, malgré l'épaisseur des rideaux, sonner les cloches de Noël. Leur bourdonnement étouffé, berce sa rêverie, et voici que se ravivait, tout au fond de sa mémoire, les lointains, très lointains échos de cloches semblables, entendues jadis, comme celles-ci, dans l'atmosphère sèche d'une froide nuit d'étoiles.

Quel âge avait-il, la première fois qu'il entendit les cloches de minuit ? Il ne sait pas au juste. Mais il était certainement encore un tout jeune enfant—et pas lourd—puisque sa mère le gardait si longtemps sur ses genoux. Elle n'était plus très jeune. Amédée est le dernier d'une nombreuse famille—et il se souvient aujourd'hui, avec quelle intensité, qu'à demi endormi sur l'épaule de sa maman, il maniait de ses doigts enfantis la peau, un peu molle et fanée déjà, du cou de la pauvre femme, et que c'était pour lui une sensation très douce.

Où cela se passait-il ? Dans une chambre, qui paraissait grande alors au petit Amédée, mais qui devait être en réalité très exiguë, puisqu'une famille de six personnes suffisait à l'embarrasser. Le père, ressemblant à Amédée, était tel que le voici à présent, assis au coin du feu, roulant entre ses mains sa tabatière d'écaillé et souriant à ses trois filles en train de mettre le couvert pour le réveillon, avec des éclats d'innocente gaieté ; et, de l'autre côté de la cheminée, se tenait la mère, heureuse de se laisser tripoter le cou par son petit garçon, par son fils unique.

Amédée peut-il reconstituer quelques autres détails de cette scène intime ?

JULES MARY

LA JOLIE BOITEUSE

PREMIÈRE PARTIE

Les Filles d'une Héritière

—Mon Dieu ! murmura-t-elle, qu'ai-je donc fait pour susciter tant de crimes et amener tant de malheurs autour de moi ?

Et après un silence que les deux hommes n'osèrent interrompre :
—De telle sorte qu'à cette heure, dit-elle, M. de Ribemont n'ignore point que je suis chez lui ?

—Il le sait, en effet, il vient seulement de l'apprendre, je sais, mademoiselle, tout ce que cette situation va avoir d'embarrassant et de délicat ; mais songez que nous ne pouvions faire autrement ! s'agissait pour vous de la vie ou de la mort. Vous resterez ici, aussi longtemps que vous le voudrez, ou plutôt je vous prie de vouloir bien me demander conseil lorsque vous désirerez partir. Vous êtes en ce moment très faible et vous le serez longtemps encore, la moindre imprudence pourrait vous être fatale. Vous n'avez

mer. Elle ne lui apparaît même que confusément, comme dans un brouillard. Il était si jeune. Il n'a pas gardé le moindre souvenir du repas nocturne. Sans doute, ce soir-là, le marchand de saules aura passé avant qu'on se fût mis à table, et la maman aura porté le bambin tout endormi dans son lit, en se promettant bien de lui réserver sa part de bébé.

De ce soir de Noël, Amédée se rappelle seulement le bruit des cloches, au dehors—pas plus fort qu'un murmure d'abeilles—et sa volupté de tout petit, qui n'avait pas quitté le sein depuis si longtemps, à manier, à pétrir, de ses mains débilement brutales, la chair mortifiée de sa mère.

O rides saintes ! Filles sacrées ! Depuis bien longtemps, Amédée n'a plus, pour rafraîchir ses yeux brûlés de larmes, aux heures où les chagrins sont trop lourds ! Il était un jeune homme encore, le matin, le terrible matin où, chancelant de douleur, il conduisait le deuil funèbre et recevait un grand coup dans le cœur à chaque cahot du corbillard sur le pavé. La mort a détaché pour toujours ses bras de ce cou maternel, qu'on embrassait à tout âge avec un geste paternel ; et c'est seulement, depuis lors qu'il a senti combien l'homme est solitaire dans la vie.

Les cloches sonnent, cette nuit, pour célébrer une maternité divine et la naissance de Celui qui a changé la face du monde, en enseignant aux hommes à aimer la souffrance et à ne la plaindre, à ne la soulager que chez soi-même. Amédée se rappelle une nuit semblable, quand il était encore pressé contre un nouveau-né, et il songe à sa mère avec une tendresse infinie.

Mais que la mémoire est infidèle et obscure ! Il ne peut la revoir, la noble femme, que brisée par l'âge, tassée dans son fauteuil bas de malade, suivant toujours des yeux, à travers les logis, son grand garçon de fils, mais avec le regard inquiet et avide, le douloureux regard des paralytiques. Oh ! pourquoi ne peut-il la faire surgir des ténèbres du passé, telle qu'elle était quand elle l'enveloppait du geste des madones, encore jeune, gracieuse, et belle, malgré tous ses soucis, tous ses labeurs d'humble et courageuse ménagère ?

Mais non ! L'infirme cerveau d'Amédée n'est pas capable d'évoquer la chère image effacée par le temps, ou du moins, il ne l'entrevoit que pareille à ces vieux portraits enfumés où brillent seulement quelques taches lumineuses, l'éclair d'un bijou, un collierette jaunâtre, une sourire pâle, des yeux pleins de mystère.

Non, tout ce qu'il peut retrouver de sa maman bien-aimée—mais si lointaine—ce n'est qu'une sensation toute physique de chaleur, de repos, de bien-être, et surtout le plaisir de sa respiration presque rude de petit enfant dans cette chair fatiguée, dans cette chair déjà meurtrie par les augustes fonctions de la mère et de la nourrice.

Autre Noël. Beaucoup d'années ont passé. Depuis trois mois, Paris est assiégé par l'armée allemande. D'aspect peu martial sous la capote aux boutons de fer-blanc, et les cheveux trop longs, sous le képi, Amédée porte le fusil à tabatière dans un bataillon de la garde nationale qui est de service aux remparts.

L'horrible soir sur les talus du bastion et sur le chemin de ronde, les pas dans une situation ordinaire : il ne faut pas raisonner comme le fellaït toute autre femme si elle n'était pas comme vous, entourée de tant de périls. Patientez donc, mademoiselle.

—Je vous obéirai, dit-elle, rêveuse, attristée.

—Et puisque vous êtes prête à m'obéir, laissez-moi commencer à vous donner des ordres.

—Parlez, docteur, ordonnez ; je n'ai plus ni désir, ni volonté. Faites de moi ce que vous voudrez.

—Pour que votre sécurité soit complète, il faut que vous vous teniez tranquille dans cette chambre, sans rien montrer et sans sortir ; il faut que vous ne vous approchiez pas même de cette fenêtre, qui donne sur le plateau et le bois ; par conséquent, si vous apercevez, et si il ne faut pas vous en aller. Il ne faut pas qu'on soupçonne cette chambre d'être habitée.

—Je comprends. Peut-être ces infâmes devineront-ils que c'est ici, qu'ils cherchent un refuge et surveilleront-ils le château ?

—Justement. Et si vous retombiez entre leurs mains...

—Ce serait la mort, cette fois, j'en suis sûre.

—Mais n'avez aucune crainte, dit Corentin, nous ferons bonne garde. Et comme Céleste le regardait avec une seconde fois, avec étonnement, n'osant pas demander quel était cet homme et pourquoi il s'intéressait à elle, Corentin comprit, sourit, et :

—Je vais, si le docteur le permet, dit-il, vous faire l'histoire détaillée de ces derniers jours, car il faut que vous soyez renseignée. Ensuite nous agirons.

partout, la neige fondue, la boue froide du dégel. Nuit noire. Sur trois réverbères, un seul est éclairé ; un quinquet de pétrole y agonise. Pas d'autre lumière, sauf une lueur rouge derrière les sinistres rideaux d'un cabaret ; et les maisons basses et espacées de l'extrême banlieue font le gros dos dans l'ombre, semblent vides, mortes. Une bise souffle, très aigre. Les nuages sales et bouleversés se déchirent parfois et découvrent un pan de ciel où flamboient de larges étoiles.

Continuellement la canonnade gronde, éloignée, sourde, monotone, seulement coupée, de temps en temps, par de gros coups, par les lourdes détonations des pièces de marine.

Mais quelques ombres à baïonnettes défilent là-haut, le long des sacs à terre. « Qui vive ?... Halte au falot ! » On relève les sentinelles.

Amédée se revoit, montant sa faction de nuit entre deux canons de vingt-quatre endormis, piétinant de l'un à l'autre, l'arme au bras, les mains gourdes sous les mouffles de tricot, les pieds morts dans la fange glacée, malgré les épais souliers de chausse.

C'est pourtant, ce soir encore, l'anniversaire de la naissance du Maître divin, qui a dit aux hommes : « Aimez-vous les uns les autres ». Ah ! l'on ne s'en souvient guère, dans cette affreuse nuit, du Sermon sur la Montagne ! La guerre gronde de toutes parts. Nos obus vont chercher l'ennemi, là-bas, sur les coteaux ténébreux ; et plus près, dans cette plaine noire, les forts de Montroge et d'Issy ne sont plus que des nids à bombes.

Noël ! C'est Noël ! A ce profond et formidable roulement du canon qui roule d'écho en écho, voici que se mêlent maintenant les notes argentées des voix de cristal des cloches. Toutes les églises toutes les églises, toutes les chapelles de Paris appellent les fidèles à la messe nocturne. C'est l'heure où toute la chrétienté s'attend devant l'Enfant-Jésus, né sur la paille d'une étable. Mais au même instant, dans l'énorme ville affamée par le blocus, plus d'une mère est assise, stupide de douleur, près du berceau où meurt de faim son nourrisson, et elle maudit ses mamelles tarées !

Cependant un grand vent se lève, emportant les nuages où se tordent des batailles, de confuses mêlées, et dans un grand espace de ciel, soudain purifié, Amédée voit briller les astres.

Deux surtout ont un éclat extraordinaire. Ils scintillent et semblent palpitent. Ne seraient-ils pas les guides lumineux qui jadis ont conduit vers la crèche de Bethléem, vers la fontaine, les Bergers et les Rois ? Mais le canon gronde, plus menaçant. Quand donc Rois et Peuples retrouveront-ils le bon chemin qu'ils suivirent dans cette nuit bénie ? Quand donc observeront-ils la loi du Christ, la loi de paix et d'amour ?

Idéals ! Toujours la haine et la guerre !

Cependant, le soldat en sentinelle se souvient que, dans le passé sanglant des nations, il en est une qui fut généreuse, chevaleresque, désintéressée, qui le moins combattit souvent pour un idéal de liberté, de justice, de gloire. C'est sa patrie, c'est la France ! Et maintenant elle est vaincue !

Amédée est parvenu au fond de sa tristesse.

Mais les nuages, bien que moins épais, se sont reformés, et dans leurs

pour répondre d'une voix claire et sonore :
—« Merci, merci bien monsieur ! »

Et Bénédicte avait-tressailli comme s'il avait vu tout à coup un ennemi dans ce colporteur vulgaire.

Quand Corentin partit, il dit à Marquis :

—Vous venez de vous confier à cet homme... Le connaissez-vous ?... Etes-vous sûr de lui ?

—Pourquoi ?

—Parce que je soupçonne qu'il n'est pas plus colporteur et qu'il est aussi l'auvergnat que vous ou moi.

—Qui vous donne un pareil soupçon ? dit Marquis avec une sorte de hauteur méprisante... et me prenez-vous pour un enfant qu'on trompe aussi facilement ?

—Moi non plus je ne suis pas un enfant et je vais, vous en donner une preuve, car voilà ce que j'ai vu et entendu.

—Et il raconta ce qu'il avait remarqué.

—J'aurais dû interroger cet homme, dit Chambarand, moi qui suis du pays... Je lui aurais demandé certains détails et j'aurais bien vu s'il était embarrassé pour me répondre. Je dois dire cependant que l'accent est irrécusable... ajouta le vieux sabotier avec un sérieux comique.

—C'est vrai, nous n'avons pas pensé que nous avions la Chambarand sous la main, qui pouvait nous être utile... Si il est peut-être encore temps... Si l'on courrait...

formes vagues et changeantes, le réveur suscite à présent de glorieuses apparitions, les Croisades, la miraculeuse Pucelle, tant d'autres gloires, et les demi-brigades en haillons, et l'immense l'empereur. Le tonnerre des artileries s'est apaisé. On n'entend plus que des cloches ; et la basse profonde des bourdons, et le tintement clair des clochettes de couvent se confondent en un seul accord, font flotter une atmosphère d'harmonie sur la ville, asséchée. Au ciel, une seule étoile se de vint encore, pâle, à travers la nuée.

Alors un grand apaisement descend dans le cœur de cet homme appuyé sur son fusil de guerre ; et, bercé par les consolantes Voix d'airain, les yeux fixés sur cet astre qui se voile mais qui ne s'éteindra pas, il se reprend à l'espoir pour la pauvre et chère France.

De toutes ses veillées de Noël, Amédée se revoit, souffrant et seul, devant ses tisons, ne veut, ce soir, se rappeler que ces deux-là.

Au dehors, les cloches se sont tues. La pendule sonne une heure du matin. Mais l'âme du poète est inondée d'une pieuse douceur. Lui aussi, il a fait sa prière nocturne.

Il a pensé à sa mère et il a pensé à sa patrie.

François Coppée.

Cartes de Noël

Bébés aux bouches de cerise
Qui, sous le regard maternel,
Dormez, rêvant à la surprise
Que doit vous apporter Noël,
Bébés jolis, pimpants et roses,
Qui ne rencontrez ici bas
Que du sourire à chaque pas
Et du soleil sur toutes choses,
Implorez le petit Jésus
Pour les pauvres qui vont pieds nus.

Sous tes rideaux de mousseline,
Jeune fille au cœur oppressé,
Qui voudrais voir dans ta botte
L'anneau d'or de ton fiancé,
Toi qui fais des rêves étranges,
Enjolivés par tes vingt ans,
Te disant : « Celui que j'attends
N'aura pas grand chose des anges »,
Implore un peu Jésus ce soir
Pour celles qui n'ont pas d'espoir.

Epouse fidèle et pudique
Qui ne songez qu'à sommeiller
Ou bien à donner la réplique
Sur le conjugal oreiller,
Vous dont la douce et simple joie
Est de mettre en calimni
Dans la pantoufle du mari
De belles bretelles en soie,
Demandez que Noël soit doux
Pour celles qui n'ont pas d'époux.

Vous, madame, vraiment si bonne,
Dont le cœur toujours est ouvert
Ne sait refuser à personne
Le feu, la table et le couvert,
Vous pouvez de cette manière,
Pour ne pas ruiner l'époux,
Ne mettre qu'un soulier chez vous
Et l'autre dans la garniture :
Priez Jésus d'être clément
Pour celle qui n'a pas d'amant.

Vièrges folles, qui de vos bouches
Frolez celles des vieux messieurs,
Pour qu'ils remplissent vos babouches

De billets très doux, puisque bleus,
Adorables capitalistes
Qui mettez plus de huit jours
Pour énumérer vos amours
S'il fallait en dresser les listes,
Implorez le petit Jésus
Pour les vieilles qui n'en ont plus.

Et vous, les repus de l'année,
Aux goussets ronds et bien garnis,
Qui mettez dans la cheminée
Vos beaux petits souliers vernis,
O vous qui n'avez eu, peut-être,
Qu'un oncle mort au bon moment
Et pour tout ennui, tout tourment,
Que l'infime souci de naître,
Priez Jésus, priez enfin
Pour tous ceux qui meurent de faim.

Pour les humbles de la chaumière
Que l'hiver couvre d'un linceul,
Pour le vagabond qui chemine,
Pour l'oublié qui s'en va seul,
Pour tous les dupes de ce monde,
Pour le poète ou le croyant
Qui suit l'étoile d'Orient
Comme une vierge pudibonde,
Et surtout, bon petit Jésus,
Pense aux morts qui ne souffrent plus.

Guy.

SONNETS MÉLANCOLIQUES

III
D'où vient, en cette ville où tout lui
semble obscur
Avec ses fiers regards d'acuités sou-
veraines,
Cette beauté puissante et digne de
l'azur
Où revit le profil auguste des Romains ?

Elle aurait dû marcher, d'un pas tran-
quille et sûr,
Sous la robe aux plis droits, le front
ceint de verveines,
Dans les cortèges blancs déroulés sur
de la mur
D'un temple couronné d'ossements sereins.

Ouel flot inexplicable et quels hasards
de races
Ont porté, par ici, sans souci des es-
paces,
Pour la sommètte au joug de vieilles
mains rapaces
Cette fleur de sang pur et de corps
magnifique,
Ce marbre détaché d'un bas-relief
antique,
Cette divinité que j'adore, mystique ?

A. A.

Labourage électrique

Une bien curieuse et bien intéressante expérience, — la première de cette nature en France — celle du labourage électrique, a été faite, dimanche, à Bertaucour-Epouard, dans le département de l'Aisne.

Le champ où l'on a opéré a 250 mètres de long. A une extrémité a été placée une locomobile d'une force de vingt-cinq chevaux, actionnant une dynamo-génératrice, de laquelle partent deux gros fils, soutenus par des poteaux bas, disposés le long du

— Oh ! il est très loin... et puis, il faut craindre, à notre tour, de lui donner des soupçons... il vaut mieux, après nous être assurés s'il nous trompe véritablement, passer dans son esprit pour avoir été dupes de sa ruse...
— En effet... nous n'en serions que plus forts... Ce serait un bien pour un mal. Mais comment faire pour le savoir ?
— Je vais le filer, dit Bénédicte.

— C'est cela, filiez-le, ne le quittez pas d'une semelle... soyez prudent... ne vous laissez pas voir et revenez aussitôt que vous aurez pu vous former une conviction.

Et Bénédicte partit, faisant diligence, pour rejoindre l'agent.

Filer un homme sur ce chemin bordé de bois était certes aussi aisé que dans une rue de Paris.

Cela, malheureusement pour Corentin.

Aussortit de la villa, l'agent avait bien cherché à s'assurer qu'il n'était pas suivi ; il s'était retourné à plusieurs reprises, mais n'avait vu personne.

Et il ne s'en était plus préoccupé.

Il était certain d'avoir « mis dedans » le marquis et les autres ; pourquoi ceux-là l'eussent-ils fait filer ?

Il s'en allait donc paisiblement, content aussi d'avoir donné les cent francs à la vieille bûcheronne, qui venait de déplier le mouchoir et dont il entendait encore les bénédictions derrière lui.

Or, Corentin jouait de malheur, et

champ. Un trolley, une charrette munie d'un électro-moteur et un câble complet l'outillage.

C'est merveille de voir la charrette ainsi actionnée, guidée par un seul homme, s'avancer allurement, creuser profond et tracer droit dans le champ. Elle fait le travail de quatre attelages de six bœufs ; l'économie est de 50 pour cent.

Ce mode de labourage ne peut être utilisé que dans les grandes exploitations, il n'en a pas moins excité l'admiration des nombreux agriculteurs qui ont assisté aux expériences de Bertaucour-Epouard.

Et voilà comment la « charrette fin de siècle », dont la culture allemande apprécie déjà les résultats, a fait son entrée, ces jours-ci, sur la terre de France.—L.

UN FOU COURONNÉ

« La Gazette de Francfort », à propos des bruits qui ont couru sur l'aggravation de l'état du roi Othon de Bavière, lequel, comme on le sait, est dans un état complet de démence, nous donne, sur la vie de ce malheureux souverain, les détails suivants :

Le roi Othon est interné dans son château de Furstensied, près de Munich. Cinq personnes sont spécialement chargées de veiller sur lui : le maréchal de la cour comte de Reding, deux autres gentilshommes, un prêtre et un médecin. Parfois le roi invite ces personnages à sa table, mais il ne mange jamais avec eux ; il préfère prendre à la débordée des victuilles qu'on a soin de disposer sur un buffet.

Il lui arrive souvent, au cours de ses promenades, d'introduire de l'herbe dans sa bouche et de la mâcher. On raconte aussi qu'un jour, un laquais, ayant laissé traîner une cruche de bière et un radis noir, le roi s'empara avec avidité de ces précieux comestibles et les dévora. Il a cependant une table richement servie. Le chambellan ne lui sert que ce qu'il aime, mais il ne s'empêche pas de fumer la cigarette qu'il veut.

La liberté des mouvements du roi est naturellement entravée ; en dedans du mur d'enceinte du château, on a élevé un second mur. D'une façon générale, cependant, le roi interne est tranquille, obéissant, inconscient de son état. On lui fait faire de longues promenades, quand le temps le permet ; son écuyer est, d'ailleurs, garni de bêtes de prix.

Des Mariages en Angleterre

Nous trouvons dans le « Pall Mall Magazine » une intéressante série de statistiques sur le mariage en Angleterre :

On se marie beaucoup dans ce pays ; on s'y marie très jeune. Les femmes, si on peut leur donner ce titre, n'ont souvent pas plus de 14 ans ; les hommes, 16 ou 17 ans. Il y a encore, un soldat s'adressant à la cour des divorces pour être débarrassé de sa femme ; l'un et l'autre sont mineurs.

A croire ces statistiques, il se célèbre en Angleterre et dans le pays de

ce fut cette bonne action, faite surtout pour se débarrasser d'un argent qui lui brûlait les mains qu'il perdit.

En effet, il n'avait pas beaucoup d'avance sur Bénédicte et celui-ci courrait, tandis que l'inspecteur de police, croyant n'avoir rien à craindre, s'en allait tranquillement par le sentier, sa balle sur le dos.

Or, la bûcheronne continuait à bûcher. Corentin quand Bénédicte la rencontra.

— Ah ! le brave homme, disait-elle, parlant toute seule, ah ! le bon homme, et comme tous les saints du bon Dieu devraient bien se mettre à le protéger.

— Ça qui parlez-vous, madame ? femme ?

— D'un colporteur que je viens de croquer sur le chemin et que je n'avais jamais vu... mais ça ne fait rien, voyez-vous, il faut croire qu'il y a encore de bonnes âmes au monde, quel qu'on en dise...

— Que vous a-t-il donc fait, ce colporteur ? demanda Bénédicte, très intéressé et flairant une découverte intéressante.

— Ce qu'il m'a fait ? bonté du ciel ! ce qu'il m'a fait ?... Oh ! que le bon Dieu l'ait en sa sainte garde.

Bénédicte eut un geste d'impatience.

— Je ne saurais rien, murmura-t-elle, cette vieille m'a fait perdre mon temps.

Mais il se trompait, la bûcheronne avait hâte de faire connaître son bonheur, sa chance inespérée.

(A suivre)

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armería, Cuchillería, Quincallería y Platina

VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

CALLE 18 DE JULIO ESQUINA ANDES—MONTEVIDEO

LA REPUBLICANA

GRAN MANUFACTURA A VAPOR

De tabacos, cigarros y cigarrillos

JULIO MAILHOS

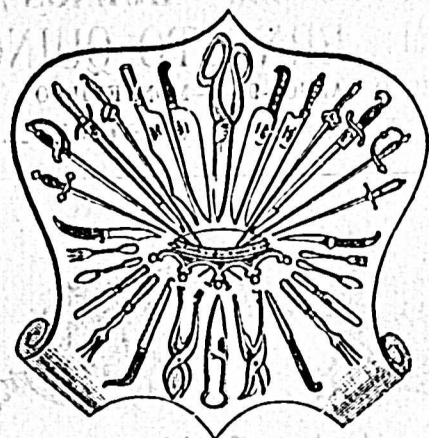
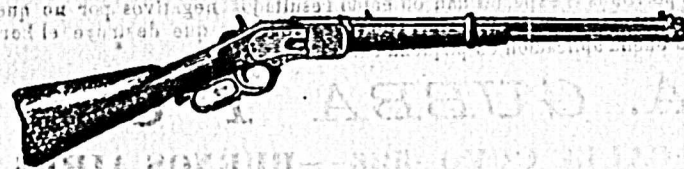
AVENIDA GENERAL RONDEAU 354 A 355, DEPÓSITO GENERAL Y OFICINA:

CALLE 18 DE JULIO NUMERO 47

MONTEVIDEO

ARMERIA ORIENTAL

CALLE ITUZAINGO NUMERO 129



Coutellerie fine, française et anglaise. Armes et cartouches de tous systèmes. Fourneaux perfectionnés au pétrole, sans odeur ni fumée. Grand assortiment de lampes. Machines à coudre, Singer légitimes. Orfèvrerie Christofle. Variété d'articles pour cadeaux.

DESTILERIA DE SAINT MARCELLIN

—DE—

ROMAIN DUTRUC

1331 RUE DE LA REINE (FRANCE)

Especialidad en Afrecho Superior rectificado. Único inventor del renombrado te «Los Mandarines». Únicos concesionarios del cognac CHATEAU DES VIGNES. Licores finos de todas clases. Únicos representantes para la República Oriental del Uruguay: A. BÉDUCHAUD É HIJOS, calle Cámaras 50 A. Los siguientes productos de la acreditada destilería Dutruc, se hallan en todos los principales cafés y confiterías de la capital. Cognac Unal au des Vignes, Rhum, San Luis, Afrecho Romain Dutruc. Licor de té à los mandarines; de venta en el ALMACEN MARSELLAIS de Martin Catalogne.

284—25 de Mayo—284

MONTEVIDEO

AUX ARMES DE PARIS

SOMBRERERIA POR MAYOR Y MENOR

De R. Ramá

Fábrica de sombreros sobre medida. Últimas novedades. Sombreros de todas clases para hombres y niños. Artículos especiales: Camisas, cuellos, paños, corbatas, bastones, paraguas, etc. Único agente de los acreditados sombreros Lincoln y Ca. y guantes Dents Allcroft y Ca.

25 de Mayo 246, esquina Misiones—Montevideo

PAYSANDÚ Y SALTO

NUEVA PINTURA

ESPECIAL PARA EL BLANQUEO

BADIGEON E. HATTON

PARIS

Este producto, libre de ácidos, es inmejorable para el blanqueo de las paredes y cielos rasos. También se emplea sobre la madera, para dar una pintura cualquiera; pues por su composición el BADIGEON E. HATTON se asimila por completo a las pinturas en polvo de cualquier color.

Por pedidos, muestras y mayores explicaciones, dirigirse a

BÉDUCHAUD É HIJOS

CALLE CÁMARAS NUM. 50 A

MONTEVIDEO

ALMACEN Y BODEGA SARANDI

DOMECQ & PEIRANO

276—CALLE SARANDI—276

Jamón de Bayonne legítimos—Confits d'oie en terrine—Saucissons de Lyon, d'Arles et Bologna—Fromages Roquefort—Camembert—Assortiment complet de conserves alimentaires des premières marques—Articles pour familles.

PORCELAINES ET CRISTAUX

TELÉFONOS: COOPERATIVA Y URUGUAYA

MUEBLERIA Y TAPICERIA

—DE—

B. CAVIGLIA Y HERMANO

328—CALLE 25 DE MAYO—328

Esta casa introductora, a más importante y más surtida en muebles finos y ordinarios, viene al público que tiene todavía para LIQUIDAR. Muebles fabricados en el país, alfombras, pianos, espejos dorados, sillas de Viena, Fische, etc., etc. Especialidad en muebles macleros para campaña. Ventas al por mayor y al por menor en depósito y despachados.

LICEE CARNOT

41 -- RUE MERCEDES -- 41

DIRECTEUR LOUIS PARDES

L'enseignement est divisé en trois parties: 1°. enseignement primaire supérieur; 2°. enseignement commercial; 3°. enseignement universitaire.

La méthode d'enseignement est essentiellement française; les cours se font simultanément en français et en espagnol; les élèves parlent français en récréation.

Les langues enseignées sont le français, l'espagnol, l'anglais, l'italien.

Le directeur du Lycée s'est assuré le concours de professeurs de notoire compétence, afin de pouvoir donner aux enfants et aux jeunes gens qui lui seront confiés, l'instruction complète qu'ils réclament.

Les pensionnaires et demi-pensionnaires admis dans l'établissement sont traités comme on famille.

Cours de peinture, dessin, architecture, etc., etc., par le professeur M. Alamé de 8 à 10 h. du soir.

MONTEVIDEO

DOS AMERICANOS

ELABORACION

DE CAFÉ

A

VAPOR

—

TOXIFICACION

DE CAFÉ

POUR LAIRE

CONCENTRADO

—

ECONOMIA

DE 2500 POR CIENTO

—

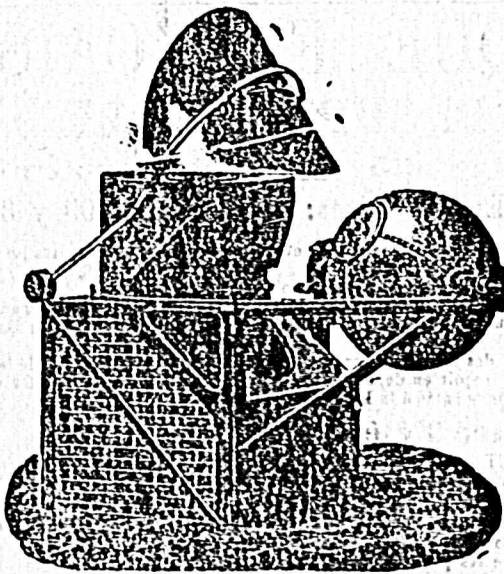
196—Arcepe—196

—

TELÉFONO Montevideo

núm. 18.

MONTEVIDEO



VENTAS

PAR MAYOR Y MENOR

—

ESPECIALIDAD

EN

CARROS FINOS

—

PARA

FAMILIAS

—

ECONOMIA

DE 2500 POR CIENTO

—

196—Arcepe—196

—

TELÉFONO Montevideo

núm. 18.

MONTEVIDEO

MODES DE PARIS

MAISON FRANÇAISE

—DE—

Mme. C. Desvignes

MONTEVIDEO

MONTEVIDEO

MAISON A PARIS

Madame Desvignes prévient sa nombreuse clientèle qu'elle reçoit de Paris tous les mois des capotes et chapeaux de la dernière création ainsi que les articles de nouveauté concernant la Mode.

P. S. N. C.

Pacific Steam Navigation Company

Línea quincenal de vapores entre Liverpool, Río de la Plata y el Pacífico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

ORCANA

Capitan:—F. E. KITE

Saldrá el 12 de Enero de 1897

Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, San Vicente, Lihon, Coruña, La Pallice, (La Rochelle) y Liverpool.

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJE

PASAJES A VIGO EN 3ª CLASE \$ 30 ORO LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros. La Compañía expide pasajes para

Vigo, Carril, Coruña, Ferrol, Rivedes, Gijón, Santander, Bilbao.

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON, SONS & Co. LIMITED

AGENTES

MONTEVIDEO

Calle 25 de Mayo 314

Buenos Aires

Calle Reconquista 305

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente. C. V.

Gran Hotel del Parque Giot

EN COLON

DIRIGIDO POR

ALBANELL & RAYMOND

Los que suscriben participan al público haber tomado el Hotel Parc Giot, en Colon, y que de común acuerdo con la Compañía del P. C. C. del U. han establecido a pasaje de ida y vuelta, trayendo de la estación Colon al Hotel y vice versa, y un almuerzo o comida confortable por el módico precio de un peso oro por persona. Esperando la nueva empresa la protección del público se suscriben.

At. y SS. S.

Albanell y Raymond.

FABRIQUE D'EAUX DE SELTZ

ET LIMONADES AUTHENTIQUES

BENVENUTO HERMANOS

245B—Rue Buenos-Ayres—245B

SERVICE SPECIAL POUR CAFES ET FAMILLES A DOMICILE

PRIX RÉDUITS

MONTEVIDEO

“L'UNION”

COMPAGNIE D'ASSURANCE FRANÇAISE CONTRE L'INCENDIE

FONDEE EN 1828

AU CAPITAL DE 10.000.000 DE FRANCS

AGENCE GÉNÉRALE POUR LA REPUBLIQUE O. DE L'URUGUAY

169—CERRITO—169

DOCTEUR V. RAPPAPORT

Maladies nerveuses et neurosténiques; spécialiste pour les maladies d'enfant. Consultations de midi à 2 heures.

150—MISIONES—150

La Revolución Económica

SASTRERIA

DE

EGIDIO INTROZZI

La maison vient de recevoir un grand assortiment de draps bien choisis pour la saison d'été. Elle confectionne des costumes sur mesure depuis le prix de 12, 14, 16, 18 et 20 piastres chaque costume complet.

238—CALLE LINCON—240

BANOS DEL TEMPLO

DE

AUGUSTO GEBELIN

20—CANELONES—20

Casa especial para baños de todas clases

SERVICIO COMODIDAD

Precios sumamente módicos. Baños fríos calientes sin ropa, 0.21 etc., 1d con ropa 0.30 etc. Puede visitarse el establecimiento.

Hotel Concordia

208—Calle Uruguay—208

(SALTO)

Hotel francés de 1er. ordre situé au centre de la Ville. Appartements et chambres splendides.

Cuisine française.

Domingo Larrañe y Zabala

PROPRIÉTAIRE

MONTE-CRISTO

FIN

Laurence—C'est Clara. C'est ma sœur Clara.

Rose—Vos sœur! Mais elle s'habilite donc en homme?

Laurence—Le plus souvent.

Rose—Pourquoi?

Laurence—Je n'en sais rien.

Rose—Elle est mariée?

Laurence—Oh! non!

Rose—Et votre maman... votre maman perinet... cela!

Laurence—Je vous ai dit tout à l'heure que maman permettait tout.

Rose—Oh! mon Dieu! C'est incroyable!

Laurence—Pardonnez-moi de vous questionner comme cela, mais je suis si bouleversée par la surprise!

Laurence—Il y a de quoi être étonnée. Je reconnais que tout ça n'est pas ordinaire.

Rose—Et votre papa?... Et monsieur votre père?

Laurence—Père veut la paix. Il supporte beaucoup de choses pour la paix. Celle-là est du nombre. Et puis, il n'est pas toujours très heureux dans ses spéculations... Alors... n'est-ce pas?

Rose—Et... pourquoi l'appellez-vous Monte-Cristo, mademoiselle Clara?

Laurence—A cause du trésor que Monte-Cristo avait trouvé dans l'île. Vous vous souvenez du roman de Dumas?

Rose—Je ne l'ai pas lu.

Laurence—Oh! vous pouviez le lire sans crainte.

Rose—Je ne l'ai pas lu. Expliquez-moi!

Laurence—Non! ce serait trop long. Enfin ma sœur, elle aussi, a trouvé un trésor, un trésor inépuisable, et comme elle est très généreuse, très fastueuse, nous l'appelons Monte-Cristo, en famille. Vous comprenez?

Rose—Pas très-bien.

Laurence—C'est elle qui nous fait vivre. Si nous sommes venus ici, au bord de la mer, c'est grâce à elle. Elle a payé notre voyage en seconde classe. L'été, ça n'a pas d'importance de voyager en seconde classe; et puis, la location de notre chalet, elle la paye également, ainsi que mes robes à maman et à moi. Un costume de bicycliste pour papa. Oh! elle n'oublie rien... En ce moment, elle

est à Luchon. Elle nous envoie des cigarettes de contrebande... maman ne fume avec plaisir que celles-là.

Rose—C'est une bonne fille, alors?

Laurence—Vous voyez.

Rose—Et... vous l'aimez?

Laurence, «sombre»—Non!

Rose, «candide»—Il me semble que, à votre place, je serais comme vous. Je préférerais avoir une sœur semblable aux autres jeunes filles. Oh! pardonnez-moi! Je vous blesse, peut-être!

Laurence, «brusquement»—Pas du tout.

Rose—Si, vous avez les yeux pleins de larmes?

Laurence—C'est du sable... du sable de la mer qui m'est entré dans l'œil.

Rose—Oh! je suis désolée («timidement»)?—Voulez-vous que je sois votre amie?

Laurence—Non.

Rose—Pourquoi? Je vous dirai mes chagrins... Vous me raconterez vos peines.

Laurence—Je déteste les amitiés féminines.

Rose—Vous vous méfiez de moi? Vous avez tort. Vous devez me sentir très sincère, cependant.

Laurence—Vous êtes sincère, en effet, et très pure. Aussi, vais-je vous parler franchement. Je ne sais pas une compagne pour vous: Non pas que j'aie rien à me reprocher, entendez-vous! Ma vie personnelle est aussi intacte que la vôtre! Mais j'ai tout de moi des êtres que je ne puis juger, que je dois supporter, et qui sont dangereux à qui les approche. Il ne faut pas, je ne veux pas que vous connaissiez Monte-Cristo.

Rose—Il... elle... elle doit donc venir vous voir ici?

Laurence—Oui... dans quelques jours.

Rose—Et vous voulez que nous... nous fâchions toutes les deux avant son arrivée?

Laurence—Je vous le demande.

Rose—Mais que diront vos parents? Laurence, «froide»—Ils comprendront.

Rose, «émue»—Alors!... Adieu, Laurence!

Laurence, «grave»—Adieu, Rosal!

J. Marni.